

j'ai mis ce bel article de [Noa Amiel Lavie](#) de Time out israelien dans google traduction et voila ce que ça donne... les corrections sont les bien venues:

Après des études à Paris dans les années 1960 et le tournage de "Shablul" en Israël, Nurith Aviv a été recruté pour la révolution de la nouvelle vague et continue de faire l'objet de louanges. Une interview sur les fenêtres, les rêves et la langue.

Nurith Aviv a une obsession. Pendant des années, elle a eu affaire à des langues, des rêves et des fenêtres. Ses films les plus récents traitent de presque toutes les langues, comme dans les rêves, dans lesquels les enfants se retrouvent dans la réalité. Chaque film a une fenêtre qui regarde dehors, nous rappelant qu'il y a de la vie en dehors de l'histoire en cours. Les fenêtres accompagnent Aviv régulièrement. Elle essaie de télécharger quotidiennement sur sa page Facebook une fenêtre relative aux photos. Parfois, il s'agit de la vue depuis la fenêtre de sa maison parisienne, parfois du reflet d'une fenêtre blanche sur un verre de son musée Picasso préféré. "La photographie est une fenêtre. La langue est une limite. Et quel est mon rôle de photographe si vous ne vérifiez pas la langue de la photo, c'est-à-dire sa bordure? ", Demande-t-elle.

Aviv, 72 ans, est née à Tel Aviv d'un couple qui a immigré d'Allemagne. Son père était Hans Haim Finn, l'un des photographes de presse les plus importants de l'histoire du pays. Elle-même tourne depuis l'âge de quatre ans et la première photo qu'elle a prise a été publiée à l'âge de six ans et demi. "Je ne sais pas comment regarder le monde sans prendre de photos, sans cadrer", admet-elle. Dans l'armée, elle a servi de photographe dans le journal Bamahana. À sa libération, elle a pris l'avion pour Paris et est devenue la première étudiante en histoire de la photographie à l'école de cinéma IDHEC (aujourd'hui La Fémis), l'une des écoles de cinéma les plus prestigieuses au monde, qui a produit des réalisateurs de renom tels qu'Alain Resnais. Aviv a également été la première femme en France à être reconnue comme photographe par l'Institut national du film, ouvrant ainsi la voie à des tournages ultérieurs. "J'étais la seule fille de la classe, mais je ne savais pas qu'elle était la toute première fois", admet-elle. "C'était l'habitude pour les filles d'étudier le montage, mais je ne le voulais pas. J'ai préféré la photographie. C'était une coïncidence. Je n'étais pas du tout un cinéphile. Le responsable n'était pas d'accord au début, mais j'ai insisté, et apparemment parce que je n'étais pas Français, il a accepté. Rétrospectivement, c'est si étrange. Tout était naïf, je ne venais pas du féminisme militant alors », admet-elle. La transition à Paris à l'âge de 20 ans, au milieu des années 1960, n'était pas dramatique. "C'était rétrospectivement dramatique", dit-elle, "mais j'étais une fille naïve et ce qui m'intéressait, c'était l'école. Je n'étais pas au courant du reste. "

En mai 1968, Aviv est arrivé à Munich pour effectuer un stage à la télévision. Elle y a rencontré un réalisateur qui l'a recrutée pour tourner un film sur les écoles. Par chance, la révolte des étudiants en Europe et plus encore en Allemagne a éclaté, rendant le film beaucoup plus significatif que ce que les auteurs imaginaient. Après avoir terminé ses études, elle est retournée en Israël et, en 1970, elle a filmé le film "Shablul" sur un poulailler, avec Arik Einstein, Shalom Hanoch et d'autres. Trois ans plus tard, un de ses amis l'avait invitée à tourner son film Erika Minor. En 1974, le film a été projeté au Festival de Cannes. Par chance, le grand réalisateur Jacques Demy ("Cherbourg Umbrellas") et son partenaire, le réalisateur estimé Angès Varda, étaient présents. Varda - une photographe elle-même - était enthousiaste à l'idée de filmer le film et a pris le nom d'Aviv sous-titré. Elle écrit son nom sans savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme et commença à la rechercher. Deux jours avant le tournage du documentaire "Dagruotype", qui raconte l'histoire de la rue où vivait Varda, le célèbre réalisateur a localisé le photographe insaisissable. La connexion créée avec Varda a produit de beaux films, ouvrant la voie à une glorieuse carrière cinématographique internationale.

En 1980, lorsque Varda a déménagé à Los Angeles avec sa famille, elle l'a invitée à Venice pour poursuivre leur travail commun. Où ils ont également filmé le film préféré d'Aviv, Documenteur. Aviv affirme qu'il est l'un des plus personnels de Varda. "C'est fait tous les jours", se souvient-elle. "Bien qu'il ait été tourné à Los Angeles, il n'a presque pas de soleil. Nous avons seulement tiré à l'ombre ou à l'intérieur." L'atmosphère lugubre correspond à l'intrigue: une française qui a vécu la séparation dans un pays étranger et doit élever son petit fils seule. Le film suit les luttes quotidiennes du protagoniste et certaines scènes sont prises dans une blanchisserie typique. "Je me souviens de ce moment où nous avons emmené la femme dans la laverie automatique. Nous n'étions qu'Anis et moi. La femme était seulement avec elle-même, et ce fut un si beau moment pour moi."

Il semble que le motif qui traverse toute la carrière impressionnante d'Aviv soit une coïncidence, et il est évident qu'elle l'aime. "Au fait, je prépare aussi. Je pose un cadre précis, mais laisse une place au hasard. C'est-à-dire, permet au hasard d'exister Par exemple, en photographie, j'essaie d'aller sur le terrain après avoir tout su: je connais les interviewés, je sais ce qu'ils vont dire. Si je photographie un paysage, je sais ce que je vais voir et ce à quoi je m'attendrai. Mais il y a une vérité intérieure, que j'appelle rythme, qui permet de réunir ce qui convient. Je pense que ce cadre, qui permet le hasard, est la chose la plus importante dans la réalisation de documentaires. Je n'ai jamais d'appareil photo complet ni d'éditeur après. Je prends des photos rapidement et édite rapidement, car les choses se passent en détail", dit-elle, décrivant un moment de Prostiani:" Il y a des moments où vous voyez soudainement quelque chose que vous pouviez voir des millions de fois auparavant, sauf que c'était toujours devant vous mais jamais auparavant. Vous l'avez vu C'est une photo. C'est le cinéma." En France, le nom d'Aviv la précède. En 2008, le Jeu De Paume, l'un des plus importants musées de photographie du monde, lui a donné une longue rétrospective. En 2015, le Centre Pompidou pour l'art moderne a organisé à Paris une rétrospective présentant toutes ses œuvres. Elle est invitée chaque semaine à donner des conférences et à parler de ses films dans toute la République. Elle le fait volontiers et avec énergie. En Israël, il est principalement connu de ceux qui connaissent Chen. Pendant de nombreuses années, elle a enseigné à Spiegel et à Sapir. Aujourd'hui, elle enseigne principalement à Munich.

Notre conversation a lieu entre deux fenêtres de Skype. Elle est chez elle à Paris et je suis chez moi à Tel Aviv. Son énergie de jeunesse est probablement réservée à une personne qui, depuis de nombreuses années, est engagée dans ce à quoi sa vie était destinée. Aviv associative, passe d'un sujet à l'autre, mais approfondit également dans les détails. Il est important qu'elle soit précise. Parfois, elle choisit les mots avec soin, et parfois, ils la sortent simplement, se connectant à une image qui nous passionne tous les deux.

Les films réalisés par Aviv se caractérisent par une photographie soignée mais poétique, à la frontière artistique. Dans les films, elle a de nombreuses personnes interrogées. Aviv s'assure de filmer chacun d'eux avant de parler, comme dans une image fixe: le personnage se tient debout et bouge à peine, comme s'il attendait qu'Aviv clique sur le clic et que le déclencheur se ferme. Le fond est toujours un lieu identifié avec le personnage, par exemple par une fenêtre du bureau ou contre le fond de la maison. Les sous-titres accompagnant la photo, qui expliquent qui est la personne qui parle, sont maigres, blancs, modestes. En général, les films d'Aviv sont très modestes. L'essentiel est l'histoire, la figure, l'image. Elle atteste d'elle-même qu'elle s'assure de visiter le musée avant chaque film qu'elle tourne. "En tant que réalisateur, la forme est aussi importante pour moi que le contenu, car c'est ce que fait le cinéma", déclare Aviv.

"Je ne voulais pas du tout être réalisatrice", dit-elle. Je voulais être photographe. C'était un accident. Pas quelque chose dont j'ai rêvé. Il y avait deux raisons à cela. Tout d'abord, j'ai soudainement reçu des suggestions de mise en scène et j'ai accepté. Deuxièmement, ils ont commencé à filmer en vidéo

et ont cessé de filmer avec l'aide d'un assistant photographe. Je n'étais pas prêt pour cela, alors j'ai décidé de diriger et j'ai donc gardé mon équipe ", dit-elle, ajoutant: " Et toujours en tant que réalisateur, je suis aussi important pour la forme que pour le contenu. Parce que c'est ce que fait le cinéma. " À partir de 2004, Aviv a commencé à pratiquer la langue dans ses films. Son film "Language Language", sorti cette année, a remporté la première place à Docaviv. Le jury a écrit: "C'est un travail complet avec une structure claire et précise et des qualités cinématographiques impressionnantes. Entre le langage des images et le langage des mots, émerge une déclaration à la fois universelle et israélienne. La force du film tient, entre autres, à un choix judicieux des personnages et des lieux, à la sensibilité culturelle et à la discipline esthétique. " Tous les films qu'elle a créés depuis ont également porté sur la langue.

Qu'est-ce qui t'attire autant dans les langues?

"Tout a commencé quand les gens m'ont demandé quelle était ma langue maternelle, je ne sais pas quoi dire. Mes parents parlaient allemand, je parlais hébreu dehors, je vis en France et le français est donc ma troisième langue ", explique Aviv en hébreu courant, qui associe lourdement français et allemand. "En tant que photographe, je suis une sorte d'interprète. En collaboration avec le réalisateur, je traduis le script en langage cinématographique. Vous devez réfléchir à la manière de photographier, à l'éclairage à utiliser et à l'atmosphère créée. La question de la traduction est donc constamment sur le terrain. Mais c'est le langage cinématographique qui m'occupe. Quand je vais au cinéma, je suis occupé pendant des mois dans le langage cinématographique. Ensuite, je tire rapidement et je monte rapidement. "

Les films d'Aviv se caractérisent par un manque de bande son. La mélodie d'accompagnement est le discours des interviewés. "Je recherche un discours poétique en termes de rythme et de temps", a-t-elle déclaré, comme le montre son nouveau film "Signer" en langage des signes, qui sera diffusé le 26 février à la Cinémathèque de Tel Aviv. De nombreux réalisateurs se sont inquiétés de la façon d'aborder un film sur des personnages qui ne parlent pas. Mais le printemps ne l'a pas découragé du tout. Au contraire, elle s'est consacrée au silence et aux voix qui accompagnent la langue des signes et les a soulignées. "Le son était la chose sur laquelle nous avons travaillé dur, nous avons passé dix jours à monter le son. Précisément parce qu'ils ne parlent pas, le calme est une sorte de calme mais ce n'est pas vraiment calme. Je n'avais donc pas non plus d'interprète en langue des signes qui traduise simultanément leur langue, parce que je voulais montrer la langue telle quelle. Je ne voulais pas que les autres changent de voix, car l'idée est qu'ils parlent différemment. "

Nurith Aviv a une obsession. Pendant des années, elle a eu affaire à des langues, des rêves et des fenêtres. Ses films les plus récents traitent de presque toutes les langues, comme dans les rêves, dans lesquels les enfants se retrouvent dans la réalité. Chaque film a une fenêtre qui regarde dehors, nous rappelant qu'il y a de la vie en dehors de l'histoire en cours. Les fenêtres accompagnent Aviv régulièrement. Elle essaie de télécharger quotidiennement sur sa page Facebook une fenêtre relative aux photos. Parfois, il s'agit de la vue depuis la fenêtre de sa maison parisienne, parfois du reflet d'une fenêtre blanche sur un verre de son musée Picasso préféré. "La photographie est une fenêtre. La langue est une limite. Et quel est mon rôle de photographe si vous ne vérifiez pas la langue de la photo, c'est-à-dire sa bordure? ", Demande-t-elle.